


# DAMIEN HIRST LE REQUIN ANGLAIS

Il est l'auteur de l'œuvre la plus chère du monde – un crâne recouvert de diamant, 100 millions de dollars. Abonné aux ventes aux enchères plutôt qu'aux galeries, il n'a pas peur que l'argent abîme l'art. Il expose à Monaco au Musée océanographique. **Par Jean-Max Colard**

**C**e n'est pas à Londres ni dans son manoir gothique de Devon, en plein Gloucestershire, vaste studio où il emploie plus d'une centaine d'assistants, que l'on est allé trouver l'artiste Damien Hirst. De manière assez emblématique, nous l'avons rencontré à Monaco, sur le rocher princier, défiscalisé et protégeant quelques milliardaires des vagues de la récession économique, à l'occasion d'une surprenante exposition personnelle au Musée océanographique de la principauté. Sa dernière exposition en France date de plus de quinze ans.

Enfant terrible de la scène artistique anglaise, Turner Prize 1995, d'abord chef de file des Young British Artists, cette nouvelle

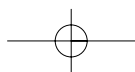
génération d'artistes anglais surcotés par le publicitaire Charles Saatchi, Damien Hirst s'est imposé avec une œuvre icônique de l'art contemporain : un grand requin flottant pour l'éternité dans un aquarium de formol (*The Physical Impossibility of Death in the Mind of Someone Living*, 1992).

Evoquant sans cesse la vanité de la vie et l'obsession de la mort, il enchaînera avec des vaches ou des veaux coupés en deux et également plongés dans le formol, mais aussi avec des tableaux-vitrines aux étagères remplies de médicaments, œuvres à la fois métaphysiques et paramédicales, ouvrant au milieu des années 1990 à Londres son fameux restaurant Pharmacy.

A quoi s'ajoutent les *Fly Paintings* couvertes d'un épais tapis de mouches noires, les toiles

réalisées avec de fragiles papillons, et enfin les *Spots Paintings* plus décoratives, ornées de points multicolores, devenues également sa marque de fabrique.

Au milieu des années 2000, Hirst est surtout devenu le Joker du marché de l'art. Conseillé par son business manager Frank Dunphy, soutenu par la puissante galerie White Cube et doté d'une fortune estimée à 200 millions de livres, il multiplia les opérations artistico-financières, exposa plus souvent dans les ventes aux enchères que dans les galeries ou les musées et défia le marché de l'art en 2008 avec *For the Love of God*, une œuvre au prix insurmontable, un crâne de platine recouvert de diamants – ce "*diamond skull*" de 100 millions de dollars est devenu l'œuvre la plus chère au monde.





SPÉCIAL UK **DAMIEN HIRST**

Valéry Hache/AFP

Avec la crise, l'artiste a proclamé la *"Fin d'une ère"*, titre de sa dernière exposition à la Gagosian Gallery de New York en mars. Entourée de vitrines dorées couvertes de rubis, la tête décapitée d'un veau d'or flottait dans un cube de formol, sonnait comme la fin d'une période. Peut-être aussi comme la fin d'un mythe ? Rencontre à Monaco où on l'interviewe un quart d'heure à la manière d'une pop-star en plein *world tour*, bagues aux doigts et lunettes de soleil. Roublard, stratège, rusé, bad boy : terriblement *shark*.

**ENTRETIEN > "End of an era", la fin d'une ère : que signifiait ce titre de votre dernière exposition à New York ?**

**Damien Hirst** – C'est la fin d'une époque au sens où j'ai arrêté les tableaux avec les

points, les disques, les papillons et tout ça. J'ai décidé d'arrêter les séries infinies car ce n'était plus moi. On peut créer une série sans fin mais on n'est pas pour autant obligé de la poursuivre éternellement ! C'est aussi le début d'une autre époque **C'est-à-dire ?**

Je traverse une période de transition où je tente beaucoup d'expériences. J'essaie de prendre plus de temps, d'annuler des choses : je ne donne pas d'interview quand je n'ai rien à dire, je ne fais pas d'exposition quand je n'ai pas d'idée sur ce que je vais faire. Ça me laisse plus d'espace pour innover. J'ai plein d'idées stupides en ce moment et c'est bien, je crois, car on commence toujours par des idées

stupides. Je travaille sur de nouveaux projets, des sculptures traditionnelles très figuratives que j'essaie de vieillir, que je laisse se décomposer, que je laisse sous la mer, etc.

**En 2008, vous évoquiez un projet de film hollywoodien autour d'un trésor sous-marin. Qu'en est-il aujourd'hui ?**

Ce n'est pas un film mais une exposition, intitulée *Treasures from the Wreck of the Unbelievable* sur laquelle je continue de travailler. Elle aura lieu dans cinq ans, avec les galeries White Cube de Londres, Gagosian à New York, etc.

**Cela signifie-t-il que vous pensez aussi à une autre économie de votre art ?**

Si on fait de l'art qui est bon, il sera ■■■/

“ Je n'ai jamais aimé exposer dans des musées d'art, ils me font peur.”





## SPÉCIAL UK DAMIEN HIRST

acheté. Quand je réalisais les *Spots Paintings* je me suis demandé combien de temps je pouvais les laisser dans la rue. Les gens les emmèneraient-ils chez eux ou est-ce qu'ils resteraient abandonnés sur le trottoir ? C'est mieux de mesurer la chose comme ça que par le prix des œuvres. On fait de l'art qui survit aux périodes fastes, et à l'inverse on fait de l'art qui survit aux temps de crise. Le but est de faire quelque chose qui survit.

**Vous exposez actuellement à Monaco, un lieu particulier où vivent des gens extrêmement riches. Cela en fait-il un endroit privilégié pour votre art ?**

Certains collectionneurs français m'ont demandé ce que j'allais faire à Monaco ! Je pense qu'on peut traverser toutes les frontières, j'ai fait des expositions partout. Simplement, je veux trouver des endroits qui mettent mon travail en valeur. J'adore ce Musée océanographique et tout ce qu'il y a à l'intérieur. Je l'avais déjà visité à l'occasion du Grand Prix. Ce musée a une grande histoire depuis sa création en 1910, à des fins pédagogiques pour célébrer ces merveilles de la nature. J'aime ces destinations, comme

les musées victoriens où l'on essaie de rapprocher les gens du monde. Je n'ai jamais aimé exposer dans des musées d'art, ils me font peur. Mais là, comme au Museo Madre de Naples ou à la Wallace Collection de Londres, je trouve que ça marche bien. J'ai toujours adoré les musées d'histoire naturelle. C'est quelque chose d'universel, on est assez émerveillé, on a envie de concentrer le monde dans un endroit où on peut tout voir.

**La crise ne sonne-t-elle pas aussi la fin d'une ère économique ?**

Les gens achèteront toujours de l'art. Et en tant qu'artiste, il est plus facile de faire de l'art en période de crise. On a vécu des périodes irréelles, en effet. Mes premières œuvres ont été vendues à 75 livres, peut-être même à 5 livres. Ça a pris vingt ou trente ans avec une croissance lente et c'est vrai que les cinq, dix dernières années ont été de la folie.

**Ressentez-vous les effets de la récession économique en Grande Bretagne ? Votre studio a-t-il baissé en activité ?**

Vous pouvez l'appeler une usine si vous vou-

lez, pourvu qu'on y fabrique des trucs super comme des voitures Aston Martin et pas de la nourriture pour chiens. J'ai aussi un petit

“ Je respecte l'argent car beaucoup de gens n'en ont pas.”

restaurant dans le Devon. Cela s'appelle The Quay. Il est plus difficile de gagner de l'argent avec un restaurant qu'avec de l'art ! Dans mon studio, il y a eu jusqu'à cent cinquante salariés,

et aujourd'hui on est retombé à quatre-vingt-quinze. En vérité, je pense que c'est un retour à la normale. Avant la crise, ça ne l'était pas, c'est pourquoi je n'ai pas vraiment pris cette période très au sérieux. L'art est étrange, je pense que c'est au fond la devise la plus puissante, celle qui donne la valeur. Il faut essayer de faire de l'art qui survive à toutes les périodes. Je me souviens qu'au début j'essayais parfois de donner des œuvres. Certains acceptaient, d'autres refusaient mais ils m'appellent maintenant pour me dire qu'ils sont finalement d'accord et veulent bien que je leur en donne une !

**Pourquoi avoir racheté vos œuvres à Charles Saatchi ?**

J'aime beaucoup Charles Saatchi mais il n'a

## L'AUTRE SCÈNE RADICALE ET MINIMALE

Face à la crise et à la tyrannie de l'ère blockbuster, une nouvelle génération d'artistes et de curateurs londoniens développe des stratégies alternatives.

Alors que l'onde de choc provoquée par les Young British Artists dans les années 1990 continue d'irriguer la scène anglaise et notamment les salles de vente, une jeune garde réinvente l'art d'outre-Manche. Hasard ou coïncidence, le passage de la crise économique semble avoir durablement marqué le paysage anglais, désormais plus tourné vers un art dématérialisé et low-tech,

vers une radicalité minimale qui fait appel à la parole, à la performance et aux archives. Comme si cette nouvelle génération d'artistes émergée au milieu des années 2000 avait inconsciemment intégré les préceptes de "l'écologie artistique". Début 2010, on est bien loin du "show off" des années 1990, des superproductions et des blockbusters qui ont fait la fortune d'une scène qui servait alors de référence au marché de l'art

international. "Les œuvres de jeunes artistes comme **Vanessa Billy, Karla Black** ou **George Henry Longly** sont en plein dans cette nouvelle tendance", commente la critique d'art française Coline Milliard installée à Londres depuis cinq ans. "Cette approche est moins une réponse à la crise qu'au sensationnalisme des YBA qui a dominé, pour ne pas dire écrasé, le paysage artistique pendant des années. Comme en France, la jeune génération au Royaume-Uni favorise le geste poétique et minimal."

### ART DU DÉTOURNEMENT

Moins tape-à-l'œil, les nouveaux artistes anglais bénéficient d'une cote d'estime appréciable. En 2009 par exemple, le jeune **Tris Vonna-Michell**, né en 1982, a été couronné meilleur artiste de l'année par le très pointu magazine *Flash Art*. Cet artiste-orateur a fait de la conférence performée son *modus operandi*. Dans ces one-man show, il évoque des motifs aussi variés que le chemin de fer allemand, les ruines de Detroit ou la biographie du poète d'avant-garde Henri Chopin. Un art de l'anecdote et du détournement que l'on retrouve chez **Ryan Gander**, qui s'exporte dans le monde entier. Gander produit des objets-preuves censés

valider un système narratif mêlant histoires personnelles et digressions malicieuses sur le rôle de l'artiste et la perception de l'œuvre d'art. Avec lui, il faut accepter de se perdre dans les méandres d'une pensée gigogne. La commissaire Anna Colin, codirectrice de Gasworks, un espace d'exposition situé dans le sud de Londres qui accueille une douzaine de résidences d'artistes, précise : "En dehors du marché de l'art, les pratiques discursives ont pris beaucoup d'ampleur. Peut-être par faute de moyens mais aussi en réponse à un besoin de se positionner davantage dans le contexte sociopolitique dans lequel nous travaillons et qui ne manque pas d'avoir un impact sur nos manières d'agir."

### GALERIES POINTUES

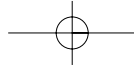
Ces dernières années, on a donc vu naître des dizaines de lieux plus en phase avec la réalité, notamment dans l'East End londonien, moins cher et plus arty, où s'étaient déjà réfugiés les galeries d'art contemporain les plus pointues (Wilma Gold, Maureen Paley, Hotel Gallery). "La ville semble avoir dépassé le stade bling-bling d'un marché en pleine explosion et construit un circuit d'institutions, de galeries et de magazines très sérieux et plus cosmopolites", commente le galeriste Daniel Balice de



Ryan Gander, *Absorbing the Sounds and the Sights*, 2009

Courtesy gb-agency, Paris. Photo Aurélien Moïe





plus acheté mon travail depuis longtemps. Au début, je n'avais pas le souci de conserver certaines de mes œuvres, je vendais tout ce que je produisais. Mais en devenant père de deux enfants, j'ai commencé à vouloir garder des choses et je n'avais plus rien de mes débuts. Saatchi m'a proposé de racheter les œuvres de cette première période car il voulait vendre toute sa collection. Je lui avais vendu 500 livres un bar médical, en 1988, quand j'étais étudiant, et je l'ai racheté pour un demi-million : c'est un peu de la folie. A l'époque, avec cet argent j'avais pu me payer des assistants pour peindre mes *Spots Paintings*. Mais maintenant cela vaut plus encore.

### Le milieu de l'art semble parfois plus intéressé par l'argent que par les œuvres...

C'est vrai, mais il faut toujours se préoccuper d'argent. Depuis que Van Gogh a vécu dans la misère, il semble facile de dire que les artistes ne gagnent rien. On craint toujours que l'argent abîme l'art, que ces deux choses soient inconciliables. Pourtant Warhol nous a montré le contraire. J'ai toujours pensé qu'il était dégoûtant de ne pas pouvoir

gagner de l'argent. Moi, je respecte l'argent car beaucoup de gens n'en ont pas. C'est une sorte de clé qui vous donne accès à des choses. Mais il faut faire en sorte de dépenser l'argent pour aller à la recherche de l'art, et pas l'inverse.

### Le *diamond skull* constituait-il une critique du marché de l'art ?

Je n'aime pas être pour ou contre une chose, j'ai une sorte de dualité dans tout ce que je fais. Est-ce une célébration, est-ce du nihilisme ? Les deux. Est-ce utile ou pas de faire un culte de l'argent ? Je n'en sais rien, mais au bout du compte un lineul sur un cadavre n'a pas de poche, à votre mort vous n'emportez rien avec vous. On ne peut pas tricher avec la mort, mais on essaie toujours, et le *diamond skull* était aussi un commentaire sur la lutte entre la richesse et la mort. On ne peut jamais gagner cette bataille. Mais je suis quelqu'un d'optimiste, et c'est pour moi une lumière dans le noir. ■

**Cornucopia** Jusqu'au 30 septembre au Musée océanographique de Monaco

/// [www.oceano.org](http://www.oceano.org)



# RADICAL JEWISH CULTURE

John Zorn, David Krakauer, Antony Coleman...

## Nuit spéciale

présentée par Alex Dutilh

du 24 au 25 avril de 1h à 7h

france musique



Musée d'Art et d'histoire du Judaïsme

les inrockuptibles



Courtesy of the artist : Mary Mary, Glasgow : galerie Gisela Kaplan ; Modern Art Oxford; Photo Andy Keate



Karla Black, *Preventable Within* (détail), 2009

la galerie Balice & Hertling – l'une des plus pointues de l'Est parisien qui, ces derniers mois, semble très inspirée par le modèle londonien.

"Un lieu comme **Raven Row**, un "non profit space" situé à quelques mètres du Spitalfields Market, s'inscrit totalement dans cette démarche, analyse Anna Colin. Bien que financé par des fonds privés, il est dédié à des pratiques ancrées sur une archéologie du passé et du présent, dans l'oralité et l'activisme, dans le partage des connaissances."

Pour l'un des trois animateurs de **Form Content**, lieu alternatif ouvert il y a trois ans dans

un endroit improbable situé sous un pont avant de rallier le circuit traditionnel de l'East End, le contexte difficile de ces dernières années semble avoir agi comme un moteur : "La crise sociale et économique, le manque d'argent, l'autogestion nous ont poussés à inventer de nouvelles façons de travailler et de produire, comme dans un laboratoire, commente Francesco Pedraglio. Dans notre premier espace, minuscule et humide, il était impossible de présenter la plupart des œuvres que les artistes auraient produites en temps normal. Nous avons dû travailler avec eux sur des propositions in situ et des solutions alternatives.

*Nous nous concentrons également davantage sur des événements ponctuels comme les performances."* "Ces "artist-run-space" sont devenus des vrais points de repère", commente avec enthousiasme Coline Milliard qui souligne la multiplication, ces dernières années, des fondations privées – Raven Row déjà cité mais aussi Calvert22 ou la David Roberts Art Foundation, actuellement programmée par le Français Vincent Honoré – et les problématiques qu'elles engendrent, notamment sur la confusion qu'elles entretiennent entre espace public, espace privé et espace commercial.

Autre phénomène amusant, directement lié à la crise, l'apparition ces derniers mois de ce que la critique d'art du *Journal des arts*, Roxana Azimi, appelle les "pop-up galleries", "des espaces éphémères installés dans d'anciennes boutiques de luxe situées dans les beaux quartiers comme Belgravia ou Mayfair et qui ont fermé pendant la crise". Du squat chic et quasi légal, qui prouve la grande mobilité de la cartographie londonienne. "C'est comme si la crise avait rendu les gens plus créatifs, commente Caroline Briggs, journaliste à la BBC. La scène artistique n'a jamais été aussi excitante qu'en ce moment !" **Claire Moulène**

